MÉMOIRE VIVE

des convois des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau

N°72
mai 2020

SOMMAIRE

p.3 Éditorial

p.4 Événements
Assemblée Générale 2020,
Si loin de l'enfer, et pourtant,
Christiane Lauthelier, nous a présenté son livre.

p.8 Pour mémoire
Romainville,
75e anniversaire de la libération d'Auschwitz-Birkenau,
Le 27 janvier à Caen,
Ouverture au public du MNR.

p.15 Page culture
La force de la poésie pour dire l'inimaginable,
Un regard sociologique sur la mémoire.

p.18 Un peu d'histoire
Chronique de l'année 1939

N'oubliez pas

Vous êtes adhérents de longues dates, nouvel(le) adhérent(e), ami(e)

Vous recevez notre bulletin à chaque parution, nous avons besoin de votre participation pour le bon fonctionnement de notre association, afin qu'elle soit représentée dans les différentes instances de la Mémoire, qu'elle participe aux commémorations nationales et locales, qu'elle poursuive ses recherches sur les convois, qu'elle organise des voyages sur les lieux d'Auschwitz-Birkenau et subventionne des jeunes.

Avec vous, nous ne cesserons de crier haut et fort :

« Nous sommes là, pour que jamais de tels actes de barbaries ne puissent se reproduire ! ».

Mémoire Vive des Convois des "45000" et "31000" d'Auschwitz-Birkenau
Bulletin d'adhésion - cotisation 2020

À adresser à : *Mémoire Vive - Josette MARTI - 10, square Etienne Martin - 77680 ROISSY EN BRIE*

NOM : ..... **Prénom :** .....

Date de naissance : ..... **Profession :** .....

Lien avec un 45000 ou une 31000 (indiquer le nom et le lien de parenté) : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... **Ville :** .....

Téléphone : ..... **Portable :** ..... **E-mail :** .....

Ci-joint un chèque de ..... euros libellé à l'ordre de *Association Mémoire Vive des 45000 et 31000*
L'adhésion minimum est fixée à 25 euros et donne droit à l'abonnement au bulletin.
Toute somme supérieure à 25 € fera l'objet d'une attestation de don à fournir avec votre déclaration d'impôt et donnant droit à une réduction de 66 % du montant de votre versement.

N'hésitez pas à nous transmettre et à mettre à jour votre adresse mail auprès de Josette Marti (jo.marti@free.fr).
Nous pourrons ainsi vous informer plus rapidemment de nos activités et ferons des économies de frais postaux.
Notre association respecte le réglement général sur la protection des données personnelles (RGPD)

Photos de ce bulletin : coll Mémoire Vive

Nous espérons chers lecteurs, lectrices et ami(e)s que vous vous portez au mieux, ainsi que tous vos proches, malgré l'inquiétude de la contamination et la solitude forcée, pour certains, du confinement.

En 2011, Denis Kessler, alors vice-président du MEDEF écrivait dans la revue Challenge, qu'il fallait « défaire méthodiquement le Programme du Conseil national de la Résistance », résultat d'un compromis entre gaullistes et communistes dont les acquis, selon lui « se traduisaient par un décrochage de notre nation par rapport pratiquement à tous ses partenaires ». Force est de constater que les différents gouvernements s'y sont employés, avec une accélération ces dernières années et ont été appuyés ou contraints par une politique européenne essentiellement orientée vers des politiques budgétaires et de résorption de la dette. Pourtant, les acquis sociaux du CNR ont montré leur efficacité en limitant en France, malgré les crises internationales, le creusement des inégalités.

Nous vivons aujourd'hui une crise sanitaire, économique et sociale qui révèle violemment les conséquences de cette déconstruction méthodique. Un hôpital public exsangue, insuffisamment équipé, des soignants auxquels on ne peut même pas fournir les équipements de protection nécessaires à la préservation de leur santé, dès EHPAD qui faute de masques et de tests doivent isoler les personnes âgées avec toutes les conséquences psychologiques et humaines que cela entraîne, des inégalités qui se creusent pour les enfants en difficulté à l'école ou qui ne sont pas équipés du matériel nécessaire pour suivre les cours à distance, des conditions de télétravail qui pour beaucoup génèrent une souffrance psychologique, l'aggravation des violences familiales renforcées par le confinement et les conditions de logement des plus défavorisés d'entre nous. Et que dire de la situation des migrants et des personnes sans domicile fixe. Ajoutons à cela des mesures juridiques et technologiques de l'état d'urgence qui peuvent représenter des menaces pour les libertés publiques et la démocratie.

Si on ne pouvait prévoir le moment où une telle pandémie surviendrait, on ne peut pas dire que les responsables politiques n'aient pas été prévenus des difficultés que le COVID 19 n'a fait qu'accentuer avec une ampleur considérable.

Depuis plusieurs années, des chercheurs éminents quittaient la France faute de moyens, depuis un an les urgences de l'hôpital public étaient en grève, ces derniers mois des médecins démissionnaient de leurs fonctions administratives pour dénoncer le fait que l'hôpital public ne pouvait pas être soumis aux lois du marché et géré comme une entreprise. En 2019 n'avait-on pas dû déjà, lors de l'épidémie de bronchiolite, transférer des nourrissons à plus de 200 km de leur domicile par manque de lits et de personnels… Le manque de masques, de blouses pour les soignants, de gel hydro alcoolique, de certains médicaments ne sont-ils pas la conséquence d'une politique de délocalisation tous azimuts qui a délité petit à petit le tissu industriel de notre pays. Pourtant de nombreux mouvements sociaux ont tiré la sonnette d'alarme.

Il aura fallu cette catastrophe pour que le Président de la République nous invite à « interroger le modèle de développement dans lequel s'est engagé le monde » et lui fasse qualifier de héros le personnel soignant et tous ceux qui font aujourd'hui fonctionner le pays, ceux dont il disait en inaugurant en juillet 2017 la Station F à Paris, gigantesque campus pour des start-up, située dans un ancien dépôt ferroviaire que « les gares sont des lieux extraordinaires parce que s'y croisent ceux qui ont réussi et ceux qui ne sont rien ».

On s'aperçoit aujourd'hui de l'importance de l'"État providence" pour préserver la cohérence nationale, du rôle de l'État comme assureur de dernier ressort dans tous les domaines, de l'importance des principes de précaution et des politiques de prévoyance, du risque d'apparition de plus en plus fréquente de nouvelles zoonoses[1] (HIV, MERS, SRAS, grippes H1N1, EBOLA… COVID 19…) dû à la pression humaine sur les milieux sauvages, risque qui est une des conséquences écologiques de l'activité humaine.

Nous sommes loin de la « Startup nation ».

La construction d'un nouveau modèle économique, sanitaire et social, démocratique, différent plus écologique et plus solidaire et respectueux de tous va reposer, pour une large part, sur la mobilisation et la vigilance des citoyens, sans cela nous courrons le risque d'un simple replâtrage du système, voire d'une version aggravée de celui d'aujourd'hui.

Claudine Ducastel

(1) maladie qui peut se transmettre de l'animal à l'homme ou de l'homme à l'animal.

Les assemblées générales de Mémoire Vive sont toujours l'occasion d'échanges riches aussi bien sur le bilan des activités annuelles de notre association, que sur ses orientations.

Notre dernière assemblée générale s'est tenue le 29 février dernier à la Maison des Métallos, un temps où le combat contre la barbarie nazie et son souvenir prenait plus de place dans nos esprits que celui de la peur de la pandémie du COVID 19.

L'assemblée générale a été l'occasion d'accueillir et de présenter des travaux en relation avec l'activité de Mémoire Vive que nous vous présentons dans notre bulletin. Mémoire Vive s'est aussi dotée d'une feuille de route qui fait une large part à notre engagement pour la sauvegarde des lieux mémoriels, au développement de nos coopérations avec nos partenaires et à l'utilisation de nos témoignages vidéos.

Comme chaque année, l'assemblée générale ordinaire a discuté, amendé puis adopté à l'unanimité la motion présentée par le conseil d'administration : cette année, la motion a été rédigée dans l'optique de répondre à notre tour en tant qu'association mémorielle, en souvenir des combats menés par les 45000 et les 31000, au texte du Parlement Européen autour du 80e anniversaire du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Catherine Kamaroudis

Notre bulletin s'en fait l'écho :

En cette année du 75e anniversaire de la Libération des camps, force nous est de constater que la mémoire des crimes nazis peut subir des manipulations politiques et des distorsions de langage susceptibles de conforter des idéologies qui vont à l'encontre des valeurs sur lesquelles repose cette mémoire.

Les récipiendaires et militants de la mémoire que nous sommes, ne peuvent que dénoncer cette utilisation qui consiste non plus seulement à nier ou à réviser mais bien à subvertir. Joli tour de passe-passe où l'antonyme assimilé au synonyme devient une véritable arme de guerre rhétorique et donc politique.

Ainsi le Parlement Européen, pour le 80e anniversaire du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, a voté un texte intitulé « Importance de la mémoire européenne pour l'avenir de l'Europe ». Il s'agit d'examiner les causes de la Seconde Guerre mondiale en les ramenant au seul pacte Molotov/Ribbentrop de non-agression entre l'Allemagne nazie et l'Union Soviétique et alors

Danick Florentin

que les gouvernements des démocraties occidentales faisaient leur la philosophie de la France " Plutôt Hitler que le Front Populaire ". Ce faisant, le texte renvoie à peu près dos à dos nazisme et communisme sous le terme unique de totalitarisme (on verra d'ailleurs que choisir ce terme est hautement signifiant) responsable à « l'holocauste près », (l'expression est employée telle quelle dans le texte) des terrifiantes pertes et souffrances infligées aux peuples européens. Ce faisant, le texte crée des confusions historiques sur les visions du monde catégoriquement opposées qui ont présidé à ces idéologies.

Il convient comme dans toute bonne démarche historique qui tend à établir une certaine vérité de soumettre cette assertion à l'épreuve de la chronologie des faits en opérant un bref recul historique, sans prétendre à l'exhaustivité ni à l'originalité d'ailleurs puisque nombre de chercheurs ont établi depuis longtemps l'analyse qui suit.

Les conditions économiques imposées à l'Allemagne qui remontent au Traité de Versailles, font s'enchaîner de manière implacable la défaite et la ruine de l'Allemagne doublée par la crise orchestrée par le capitalisme en 1929 et débouchant, face à l'impuissance de la République de Weimar, sur la prise du pouvoir par Hitler en 1933. À partir de là tout est écrit dans Mein Kampf : le pangermanisme, la haine des juifs, la revanche à l'Ouest, la colonisation à l'Est et l'esclavage des « sous-hommes ».

On voit ainsi que le nazisme nourri de la crise économique et du traité de Versailles jugé humiliant, galvanisé par la complaisance coupable des démocraties occidentales, concrétisée par la non-intervention en Espagne, trouve en quelque sorte sa légitimité dans la conférence inique de Munich dont ont été exclues, avec la complicité de la France et de l'Angleterre, la Tchécoslovaquie et l'URSS ouvrant ainsi la porte à l'invasion et au démantèlement de la Tchécoslovaquie.

Si nous revenons à cette résolution du Parlement européen, nous voyons que sont totalement ignorés les vingt-sept millions de morts soviétiques, sans oublier les dix millions de polonais et les six millions de Juifs, ainsi que les fondements même d'un système qui a abouti à la mort industrielle des Juifs, des Tziganes et de tous les « indésirables », à savoir le racisme, l'antisémitisme et l'homophobie.

En votant ce texte, le Parlement Européen a voulu instituer une histoire européenne officielle, déjà commencée depuis plus de 15 ans dans les programmes scolaires qui accolent les « deux totalitarismes nazi et soviétique ». L'UE institue ainsi un anticommunisme d'État qui permet à des gouvernements de pays d'Europe de l'Est, Pologne, Roumanie, Ukraine, Hongrie, Pays baltes d'interdire l'existence d'un parti communiste et d'arriver de fait à une criminalisation du terme « communisme ».

Réunis à Madrid, le 2 novembre 2019, les comités internationaux des camps de concentration et d'extermination nazis dénoncent cet amalgame mensonger et réclament la réécriture de cette résolution qui met sur un pied d'égalité les victimes du nazisme et celles du stalinisme. Nous nous associons à cette demande non seulement pour rétablir la vérité historique mais aussi pour rendre à la mémoire un des rôles qui lui avait été attribué dans nombre de serments proférés à la libération des camps par les rescapés, à savoir servir de garde-fou contre la résurgence des crimes nazis et des idéologies xénophobes racistes, antisémites et homophobes qui sous d'autres formes sont toujours présentes.

la mémoire des crimes nazis peut subir des manipulations politiques...

Si loin de l'enfer, et pourtant...

Si loin de l'enfer est un film documentaire de Maxime Simone en cours de tournage. De la frontière franco-luxembourgeoise au camp d'Auschwitz-Birkenau, il retrace en présence de deux enfants de « 31000 » (Crystèle Renaudin et Pierre Zani) la vie et le combat de deux résistantes : Madeleine Zani (31744) et Germaine Renaudin (31716) du Pays Haut, en Lorraine. Un voyage où, comme le dit le réalisateur, " se confrontent les rêves de liberté et le traumatisme de la déportation, depuis notre époque, si loin de l'enfer..."
Maxime Simone était présent à notre dernière assemblée générale en février dernier, nous l'avons interviewé à cette occasion...

Quel a été le point de départ pour ce film ?

Les prémices remontent à l'été 2019. Après deux films évoquant la mémoire ouvrière, j'ai commencé à réfléchir à une fiction basée sur un contexte réel, celui de la déportation. J'ai cherché conseil auprès de mon libraire, à Longwy : " Vous devriez lire Charlotte Delbo ". *J'ai découvert Aucun de nous ne reviendra*. Le choc. J'ai vite appris que deux 31000 étaient de ma région, tout près de la Belgique et du Luxembourg. J'ai d'abord voulu recueillir des témoignages, en partant à la rencontre de descendants.

Crystèle Renaudin

Pierre Zani

Comment avez-vous rencontré les deux témoins de votre film, Crystèle Renaudin et Pierre Zani ?

D'abord, je pensais filmer plusieurs descendants de 31000, dans leur vie quotidienne. Mais je me suis recentré sur un ancrage local, en y assumant un angle autobiographique, au lieu de me cacher derrière quelque chose d'impersonnel. Car il se trouve que je vis à…750 mètres de Crystèle Renaudin ! J'ai vu son nom sur Facebook, oui, par hasard, alors que je cherchais d'autres descendants. J'ai vu qu'elle était d'Hussigny-Godbrange (comme Germaine Renaudin), je l'ai donc contactée, et par chance c'était bien la petite-fille ! C'est quelqu'un de très avenant, de très loquace, mais aussi de créatif car elle fait de la musique. Très vite je me suis dit qu'il serait intéressant d'orienter le film sur Crystèle, à la manière d'un portrait tissant des liens entre passé et présent. Ensuite, grâce à Albert Falcetta (qui a écrit *Les réfugiés du nord-est*), j'ai pu rencontrer Pierre Zani, fils de Madeleine Zani. L'émotion permanente qui traverse ses paroles m'a profondément marqué. Le contraste entre les deux descendants me semblait également intéressant à mettre en avant.

En parallèle des descendants, on retrouve les textes de Charlotte Delbo...

Au fond, il y a une seule témoin et deux personnes porteuses de mémoire dans le film. La témoin, c'est Charlotte Delbo, que je fais intervenir par des lectures de ses textes. Elle a donc une présence errante, spectrale. Ses paroles hantent le film comme elles m'ont hanté à leur lecture, et je tenais à provoquer un sentiment d'effroi, de malaise glaçant. C'était le point de départ émotionnel du film. Les extraits, lus par France Timmermans (une amie réalisatrice), sont une façon de susciter une appréhension de l'ultime étape de notre voyage : Birkenau. Il faut y aller, mais c'est dur. Une fois le voyage démarré, on enclenche le détour historique, et à partir de là il n'y a pas de marche arrière possible, il faut affronter le passé. Les lectures en voix off

Le film, toujours en cours de tournage, sera terminé pour la fin de l'été 2020. Si vous souhaitez plus d'informations, vous pouvez suivre son évolution sur la page Facebook de Maxime Simone : https://www.facebook.com/MaximeSimoneReal/

permettent de nourrir l'imaginaire. Je me refuse à trop illustrer et j'ai privilégié le hors-champ, ce que l'on ne voit pas et qui, si on le voyait, n'aurait jamais la puissance du réel. Comment rendre compte de ces rares images prises par un membre du *Sonderkommando* où l'on voit des cadavres sur le point d'être brûlés en plein air ? Comment ? Cela me semble impossible, c'est trop. Historiquement c'est fondamental, mais dans ma démarche j'ai préféré ne pas utiliser ce genre d'images. Birkenau, c'est l'inconcevable, comme l'écrit Charlotte Delbo.

Pouvez-vous nous expliquer le choix de ce titre, Si loin de l'enfer ?

Le titre m'est venu très vite. *L'enfer* vient de la lecture de Charlotte Delbo, et correspond à la fois à quelque chose de précis, dans une époque précise, mais aussi à quelque chose hors du temps, une autorité répressive et génocidaire (que ce soit sur des bases ethniques, religieuses ou politiques). Être si loin de l'enfer, c'est ce que j'ai ressenti en visitant Birkenau. Le lieu est chargé, chargé de notre subjectivité. Mais objectivement, c'est un lieu vide. Pour autant, sans ce vide apparent, le chemin de la mémoire semble impossible. La trace concrète est toujours une assise de mémoire. Je n'ai pas à forcer le regard du spectateur, néanmoins mon intention est d'assumer une vision politique de l'Histoire et de la mémoire en posant la question de la distance avec le présent. Lorsque l'on voit la prégnance des tentations répressives ou génocidaires dans le monde actuellement, oui il y a de quoi se poser la question.

Propos recueillis par Catherine Kamaroudis

Lors de notre dernière assemblée générale, Christiane Lauthelier nous a présenté le livre " Lucien Dupont, Marcelle Dupont, 20 ans en 1942, un couple en Résistance ", qu'elle a écrit à partir de l'histoire de ses parents, Lucien Dupont et Marcelle Bastien, résistants.

Christiane Lauthelier

Christiane Lauthelier est la fille de Marcelle Dupont Bastien, résistante, et de Lucien Dupont, résistant de la Côte d'Or fusillé au Mont-Valérien le 26 février 1943. Le jour de leur départ pour le camp de Royallieu, à l'instigation de Danielle Casanova, toutes les femmes refusent de monter dans le bus qui devait les emmener tant que Marcelle, enceinte de Christiane, n'est pas rayée des listes des partantes. Marcelle ne monte pas dans le bus et Christiane naît au Val-de-Grâce le 16 avril 1943.

Je dois avouer que jamais je n'avais imaginé écrire cette histoire familiale si imbriquée dans la grande Histoire. Et puis, des circonstances, trop longues à détailler ici, m'ont amenée à lire « enfin » des lettres et divers documents découverts après la mort de mes grands-parents, à lire «enfin» les livres qui évoquaient le parcours de mon père durant la Résistance. C'était bouleversant et il fallait les faire connaître.

Alors, en rassemblant les quelques informations entendues dans la famille -informations que je ne voulais pas trop « connaître » mais qui étaient là, néanmoins, gravées dans ma mémoire- je me suis lancée dans cette aventure de l'écriture... Une première version, plutôt artisanale est parue en 2008. C'était le 65e anniversaire de l'exécution de mon père au Mont-Valérien.

Le journal régional, le Bien Public de Dijon a manifesté de l'intérêt pour ce récit et m'a donné l'occasion de bénéficier d'un très bel article de presse. De ce fait, il s'est vraiment bien diffusé dans ma région et même au-delà...(1200 exemplaires et , depuis 2018 et la nouvelle version dont je parle plus loin, 300 de plus). Cette écriture m'a vraiment « libérée » du poids que cette histoire, avec tous ses non-dits, faisait peser sur mes épaules depuis l'enfance. J'ai réussi « enfin » à m'approprier l'engagement et le parcours de mes parents et même à faire des recherches aux archives de diverses villes (Dijon, Troyes, Paris, Bordeaux...). J'ai aussi, après la disparition de ma maman en 2014, trouvé chez elle des témoignages que je ne connaissais pas. Alors, depuis 2018, c'est une version plus « luxueuse » et surtout complétée de 40 pages (120 en tout) de cette histoire familiale assez incroyable et extraordinaire - dont, par ma naissance en prison, je fais partie aussi - que je propose à tous les passionnés d'Histoire...

Pour plus d'informations ou pour vous procurer le livre de Christiane Lauthelier, vous pouvez lui écrire au : 3 bd des Valendons, 21300 CHENOVE ou la contacter au 06 70 43 53 35.

Anniversaire du départ des 31000

Le 25 janvier 2020 à Romainville et aux Lilas nous avons, en partenariat avec les deux municipalités, commémoré le 77e anniversaire du départ du convoi des 31000 vers Auschwitz-Birkenau.

C'est parce que rien n'est plus fort que la parole des survivants que la première partie de la cérémonie devant la statue de Danielle Casanova à Romainville, a fait place à trois témoignages qui illustrent tout particulièrement les valeurs de résistance et de solidarité que les 31000 ont fait vivre tout au long de leur déportation.

Un goût de liberté
Germaine Pican matricule 31679

« Après quatre jours et quatre nuits de voyage depuis Compiègne, nous sommes arrivées à Auschwitz. À l'aube, les portes se sont ouvertes et ce furent des vociférations, des chiens qui hurlent, des gardiens qui crient, un bruit épouvantable qui nous faisait ouvrir les yeux et les oreilles : on n'en revenait pas ! Alors, ils ont vidé le train, jetant à terre toutes celles qui n'avaient pas retrouvé toutes leurs affaires qui étaient encore dans le train, qui n'avaient pas eu le temps de boucler leur valise. Ils jetaient tout ce monde par terre ! Et pas de Sélection pour nous ! Ils ont estimé que nous devions aller dans le camp, ensemble ! Sur notre chemin, nous avons rencontré un Kommando de travail, des femmes juives, mal habillées, en haillons, avec des chaussures mal assujetties aux pieds, mal attachées, chaussures qu'elles avaient la crainte de perdre dans la neige ! Car il faut vous dire que, si l'on perdait ses chaussures, c'était fini, on était assurée de mourir ! Elles étaient attentives et puis si lasses, si malheureuses, toutes voûtées, le visage violacé, des plaies au jambes ! C'était quelque chose de pitoyable ! Et ça nous a donné l'idée de ce que nous pouvions devenir, nous-mêmes, demain ! Mais il fallait continuer, il fallait regagner le camp ! Alors, nous nous sommes rassemblées avec une volonté de passer fièrement devant les Allemands ! Devant les deux rangées d'Allemands et de Kapos. Et à ce moment-là Danielle[1] Danielle Casanova *a entonné une Marseillaise formidable, et nous l'avons reprise à pleins poumons ! C'était quelque chose d'extraordinaire dans le camp ! On en parlera longtemps de cette Marseillaise ! Ça a suscité un espoir réel chez toutes les déportées qui attendaient, là, avant de partir pour le travail. Oui, on en a parlé parce que ça représentait la France ! La France au passé si généreux qui avait réussi à s'affranchir de l'esclavage et puis qui allait vers un avenir heureux ! On le supposait ! Devant les soldats, les SS qui nous attendaient, nous sommes passées très fières ! Ils n'ont pas réagi, eux-mêmes sidérés d'une audace pareille ! Oui, nous étions fières ! Notre entrée a donc été remarquée. C'était bien la marque d'une décision de ne pas fléchir ! »*

Claudine Ducastel et Lucile Dupont

Margita Schwalbovà[2]

« Un matin à l'entrée du camp, paraissent trois cents nouvelles venues. De quel pays arrivaient-elles ? Nous guettons attentivement. Soudain, notre respiration s'arrête, nos poings se serrent, nos yeux brillent : puissamment, au milieu de notre camp de mort s'élève La Marseillaise. « Allons enfants de la Patrie… » La main de ma voisine me serre la main. ; nos lèvres tremblent : « Contre nous de la tyrannie… » Doucement, nos sangs se réveillent. Nous voulons mieux voir, mieux entendre, nous ouvrons nos fenêtres. « Aux armes citoyens… ». Pour la première fois, depuis longtemps, nous respirons profondément, avec un goût de liberté. »

On doit toutes la vie aux autres
Madeleine Odru matricule 31660

« Là-bas, c'était la bataille à chaque instant pour la vie, et ce qui était beau, c'est que dans les groupes, quand il y en avait qui étaient particulièrement affaiblies par la maladie, c'était les autres qui se battaient, pour elles et avec elles. Je crois que ça, c'était important, c'est grâce à cela qu'on est rentrées. Chacune de nous a peut-être sauvé la vie des autres bien sûr, mais chacune de nous a eu la vie sauvée par des camarades, hommes ou femmes selon l'endroit. On doit toutes la vie aux autres. »

Ensuite, au Fort de Romainville, Yves Jégouzo a expliqué le sens de notre soutien au projet mémoriel qui doit voir le jour sur le site du Fort de Romainville :

Le système concentrationnaire nazi, est lui-même au cœur de l'idéologie nazie en action, aussi, pour nous, est-il nécessaire de poursuivre et développer la recherche, la connaissance et les outils pédagogiques concernant l'ensemble des déportations dans leur diversité, sur les différentes politiques de répression et d'extermination, leurs liens et leurs dynamiques en France et en Europe, de 1933 à 1945. La déportation dans sa diversité est un objectif historique spécifique indispensable à la pleine compréhension du phénomène nazi. (…)
Face à la montée des idéologies xénophobes, racistes et antisémites, nous devons prendre le relai et nous devons affirmer les valeurs humaines, l'universalité des droits de l'Homme, les humains partagent avant tout une même communauté de destin. (…)
Pour que les jeunes générations aient accès à la connaissance et à la réflexion sur cette période décisive pour notre Monde contemporain, il est essentiel que subsistent des lieux de Mémoire et c'est le sens de notre soutien au projet Mémoriel qui verra le jour sur le site de ce Fort.

En conclusion, Daniel Guiraud, maire des Lilas s'est exprimé sur le projet mémoriel :
« *On rentre dans le vif du sujet, ce sera un lieu historique et de recueillement, avec des moyens modernes, dans lequel toutes ces 230 femmes auront leur nom inscrit* ».
Beaucoup de choses restent cependant en suspens sur le contenu du projet et sur le pilotage de sa préparation. Mémoire Vive continuera à y travailler avec les partenaires du Comité de soutien pour la sauvegarde du Fort de Romainville.

Mémoire Vive a tenu à remercier Corinne Valls, maire de Romainville, Daniel Guiraud maire des Lilas et Robert Clément ancien maire de Romainville et Ancien Président du conseil général de Seine Saint-Denis, présents à la cérémonie du rôle qu'ils ont joué pour faire connaitre et pour que perdure la Mémoire du convoi des 31000.

Claudine Ducastel

(1) Danielle Casanova
(2) Pierre Durand, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Une femme engagée du PCF au procès deNuremberg, Editions Balland, 2012. Margita Schwalbovà, médecin, déportée tchèque a entendu la Marseillaise chantée par les 31000

Commémoration du 75e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz Birkenau De l'indifférence au cynisme : récit d'un séjour à Oswiecim.

C'était la quatrième fois que j'allais à Auschwitz-Birkenau, mais la première fois pour une commémoration officielle. La première fois aussi que je restais dans la ville de Oswiecim, nom polonais d'Auschwitz. Je n'avais aucune envie d'y rester, mais je n'avais pas vraiment le choix. Sans voiture, sans permis, sans savoir l'heure de fin de la cérémonie je n'étais pas sûre de pouvoir rentrer à Cracovie (la grande ville la plus proche) après la cérémonie.

Je suis arrivée à l'aéroport de Cracovie le 26 Janvier, la veille de la dite commémoration, il est 10 heures du matin. Après plusieurs heures d'attente à l'aéroport, je prends un bus "flixbus" pour aller à Oswiecim, 1 heure de route dans la nuit. Pendant que la campagne polonaise défile sous mes yeux, l'événement me rattrape bien vite au fil des panneaux routiers annonçant ma destination et le musée mémoriel. Nous arrivons dans la ville, nous passons la gare tristement célèbre, mais notre arrêt n'est pas ici. Le car s'arrête devant le musée d'Auschwitz I, pas à la gare non mais devant l'ancien camp. Le décor est planté et révèle que c'est une escale touristique de plus pour beaucoup de visiteurs qui sont désormais plus de 2 millions par an. Je descends du car, à ma gauche le parking du musée, à ma droite deux grands complexes hôteliers avec vue sur Auschwitz. Le tourisme de la mort a de beaux jours devant lui.

Avant mon départ, quand j'ai cherché mon hôtel pour organiser mon séjour, j'ai été effarée par le nombre d'offres dans cette ville de 41000 habitants, de la chambre d'hôte au Hampton by Hilton. Chacun peut y trouver son compte. Cette ville, qui il y a 75 ans prétendait ne pas savoir (le cynisme de ces déclarations n'est plus à prouver) ce qui se passait en son cœur et dans les camps annexes de Birkenau et Monowitz (à moins de 3 km du centre), vit aujourd'hui sur le tourisme lié au camp. Finalement cette ville ne vit-elle pas sur le dos de plus d'un million de morts ?

Je m'installe à l'hôtel, qui heureusement est loin de l'épicentre des activités. En arrivant, la gérante me propose des prospectus touristiques : une carte, une présentation des différents musées de la ville dans lequel le musée mémoriel est présenté à côté du château. On visite un lieu d'extermination comme un château ou une église à Oswiecim ! Un troisième prospectus présente le musée de la vie juive de la ville et la seule synagogue encore debout. Au détour de ma lecture, j'apprends que l'on peut se rendre à la maison du dernier juif d'Oswiecim qui est désormais un café. 50% de la population de la ville avant la guerre était juive, et aujourd'hui on peut boire un café dans la maison du "dernier juif" décédé en 2000. Le cynisme n'a décidemment pas de limites à Oswiecim. La ville et le pays tout entier s'offusquent d'être assimilés aux crimes commis dans les camps nazis, pourtant ils en vivent, et comme une indignation à deux vitesses ne se posent pas la question des raisons du départ des victimes des crimes commis sur le territoire avec le concours de leurs compatriotes il y a 75 ans.

Pendant 2 jours toute la ville va vivre au rythme de la commémoration, et c'est d'ailleurs l'une de mes craintes : que tout dans la ville évoque les camps, que le business de la mort soit dans toutes les boutiques, que l'on trouve les mêmes figurines antisémites que l'on peut voir au marché de Cracovie[1] , que l'on soit assailli de propositions touristiques et de monétarisations de la mémoire de toutes les personnes déportées et assassinées à Auschwitz-Birkenau-Monowitz. Le 27 au matin, je discute avec un journaliste qui est dans le même hôtel que moi. Il est venu pour couvrir l'événement. Après quelques instants de discussion, il s'agite : plus aucun taxi n'est disponible dans la ville. On sous-estime décidemment les implications économiques de la commémoration de la « libération » du camp.

Le programme sur internet annonce que la cérémonie a lieu à partir de 15h30 devant la « Porte de la Mort » de Birkenau, puis à 17 heures les officiels et une partie des personnes rescapées du camp qui sont présentes, se rendront au monument de Birkenau pour rendre hommages aux victimes.

(1) Il s'agit de figurines de Rabbins, avec une bourse à la main, censés représenter la supposée richesse des Juifs.

Pour se rendre à Birkenau, le musée a réquisitionné des bus, avec un point de départ à proximité d'Auschwitz-I à quelques minutes à pied du centre-ville d'Oswiecim. Je décide de m'y rendre à pied, et de traverser la ville par la « route touristique » qui relie le château au musée mémoriel d'Auschwitz-I. Ce chemin piéton est annoncé sur la carte de la ville à destination des touristes. Décidemment à Oswiecim, le tourisme de la mort nous réserve des surprises plus macabres les unes que les autres. Sur mon trajet, je vais voir la dernière synagogue encore debout de la ville qui est désormais un musée. A l'extérieur, une carte indique les lieux de la « Vie Juive » de la ville qu'il est conseillé d'aller voir : les maisons des familles illustres, les anciennes synagogues détruites, la gare, mais aussi les églises. Bien que je sache que la Pologne soit un pays extrêmement catholique et ses habitants pour beaucoup très religieux, je ne m'explique pas la présence des églises sur cette carte. Et puis, manque à l'appel peut être l'élément essentiel de la vie – ou plutôt de la mort – juive de la ville : le camp. Là où il devrait se trouver, un QR code à scanner avec son téléphone pour avoir des informations complémentaires. A Oswiecim, le tourisme est connecté aux nouvelles technologies, mais profondément déconnecté de la réalité.

En ville, contrairement à mes craintes, rien ne fait mention du camp, pas même la carte susmentionnée. Le camp est absent de la ville, contrairement aux drapeaux polonais, et aux plaques à la mémoire des résistants polonais non-juifs morts pendant la guerre. A Oswiecim, on vit sur le dos de la mémoire, mais on ne la prend pas en charge. Au fil de la « route touristique », les symboles du nationalisme polonais sont omniprésents. Le long du canal, tous les 20 mètres des photos grand format mettent en avant cette fierté patriotique et locale : du joueur de l'équipe de foot nationale aux jeunes d'Oswiecim décorant des sacs du slogan « Keep calm and love Oswiecim ». Celle-ci attire particulièrement mon attention : le slogan était utilisé à Londres pendant les bombardements nazis pour inviter la population à rester calme. Ici, il renvoie dans l'imaginaire à la Pologne victime de l'invasion nazie, et n'ayant aucune responsabilité dans les massacres commis sur son territoire avant, pendant et après la guerre. Il n'est pas question de nier la souffrance de beaucoup de Polonais pendant cette période ni le rôle de la Résistance polonaise qui fut elle aussi persécutée et déportée très tôt à Auschwitz-Birkenau, mais on ne peut passer sous silence les exactions directes, les dénonciations ou, comme dans d'autres pays d'Europe, l'indifférence qui n'est rien moins que l'alliée du plus fort. Fermer les yeux, c'est choisir de ne pas aider les personnes persécutées, qu'elles l'aient été pour des raisons raciales, religieuses, politiques…

La « route touristique » m'approche d'Auschwitz-I, et je découvre que l'indécence n'a pas de limite à Oswiecim : un parc avec des jeux d'enfants à 200 mètres de l'ancien camp, à 100m d'une fausse commune. Celle-ci serait passée inaperçue si des gerbes de fleurs n'avaient pas attiré mon regard. Je m'approche et lis la plaque qui indique en 5 langues (polonais, russe, hébreu, français et anglais) qu'il s'agit d'une fosse commune où sont enterrés approximativement 700 corps. Tandis que je lis l'inscription, entourée de drapeaux polonais, je réalise que nulle part il n'est spécifié où exactement se trouve cette fosse commune. Est-ce sous mes pieds ? Devant moi ? Si l'on peut comprendre la précipitation des soldats quand ils ont constitué ces fosses communes, une interrogation me taraude : pourquoi en l'espace de 75 ans il n'a pas été mis en place des indications plus précises pour nous permettre de ne pas marcher au-dessus de plus de 700 corps ?

Lorsque j'arrive au lieu de rendez-vous pour qu'un car m'emmène à la cérémonie, je suis accueillie par des soldats polonais. Même si après réflexion cela est parfaitement normal sur le territoire polonais, je ne peux me soustraire à l'étonnement que j'ai éprouvé en premier lieu, notamment à la vue de leurs multiples armes. Une fois que je suis en possession de mon pass, je passe par la fouille effectuée sans-surprise cette fois par des soldats polonais. Puis le bus nous emmène une dizaine de personnes et moi à Birkenau. Il est encore tôt. La plupart des personnes arriveront plus tard. Une fois à Birkenau, la première chose qui me frappe c'est que le lieu est méconnaissable avec un chapiteau, pourtant je suis venue 3 fois déjà. Une fois à l'intérieur, le choc est encore plus grand car j'ai l'impression que la « porte de la mort » est un décor de cinéma, tant la tente et les lumières modifient l'espace. Il est 12 heures et pendant 3 heures, les chaises se remplissent progressivement.

La cérémonie débute un peu après 15h30 avec le discours du Président polonais. Il n'en finit pas d'éloges pour les rescapés présents (environ 200 ont pu faire le déplacement) qu'il a pourtant fait attendre le matin pour la rencontre que son cabinet avait prévu. Tout au long de sa prise de parole, il ne cesse d'encenser la patrie polonaise, résistante aux premières heures, qui n'a eu de cesse de sauver ses compatriotes juifs. Pourtant c'est une toute autre histoire que racontent les rescapés

juifs polonais.
Suite à cela, 4 rescapés prennent la parole, et l'on se demande d'ailleurs pourquoi ils n'ont pas ouvert la cérémonie, mais il faut croire que l'ordre protocolaire est plus important, même à Birkenau. Batsheva Dagan, polonaise, rescapée juive des ghettos et membre de la résistance juive, qui après la guerre n'a eu de cesse de témoigner et d'enseigner au plus jeunes. Elza Baker, l'une des rares rescapée du camp « Tzigane » de Birkenau, avait été déportée car sa mère était Sinti ; son témoignage nous rappelle qu'encore aujourd'hui nous

Chapiteau commémoratif abritant l'entrée du camp de Birkenau (porte de la mort)

avons tendance, y compris dans les livres d'histoire à unifier les victimes déportées en tant que « Tziganes ». Marian Turski, rescapé juif du ghetto de Lodz, qui par la force rhétorique de son discours nous rappelle que « Auschwitz n'est pas tombé du ciel », les camps de concentration et d'extermination n'ont pu exister que parce que la population s'est montrée indifférente pendant des années, à l'exclusion de leurs compatriotes, et ce dans tous les pays d'Europe. Être interdit d'entrée dans un parc ou dans une piscine peut sembler anecdotique, les mesures discriminatoires sont pourtant toujours annonciatrices du pire. Stanislaw Zaleswki, rescapé politique polonais, évoque avec nous ses difficultés à surmonter ce qui lui est arrivé et les questions qu'il se pose sans cesse quand ses souvenirs refont surface.
Les derniers discours sont ceux du représentant des « Piliers du souvenir » (qui sont les plus grands donateurs au musée) et du directeur du musée, Dr. Piotr M. A. Cywiński. Ce dernier, vient sans artifices aucun, et nous rappelle que si les Justes Parmi les Nations et les Résistants ont pu sauver des vies, c'est en agissant et pas en allumant des bougies ou encore en écrivant des chansons. Il invite le monde à une remise en question : « personne ne pourra prétendre ne pas avoir su pour le massacre de Royingas, nul ne peut ignorer les camps de concentration pour les Ouïgours en Chine. Nous n'ignorons pas, et pourtant nous ne faisons rien, nous avons trahi le « Plus Jamais ça » scandé par les anciens déportés à leur retour. Le temps n'est plus aux récits, à l'explication mais à l'interpellation. »

Suite aux discours, un rescapé juif récite des prières juives en hébreu, puis des personnalités religieuses polonaises des prières catholiques et chrétiennes orthodoxes en polonais et en latin. La cérémonie est désormais terminée, les « spectateurs » s'en vont. Pendant ce temps, les officiels, Batsheva Dagan, Elza Baker, Marian Turski et Stanislaw Zaleswki remontent la « Juden ramp » pour aller allumer des bougies devant le monument à la mémoire des victimes des crimes commis dans le camp.
Justement, les « spectateurs », je n'en n'ai pas parlé jusque-là. Nous sommes plus de 1000, des membres d'associations, aux familles de rescapés, en passant par les nationalistes polonais (identifiables aux multiples symboles patriotiques qu'ils arborent), ils sont très différents les uns des autres. Tout au long de la cérémonie, ils sont nombreux à se prendre en photo devant la « Porte de la Mort ». Il faut dire, que le décor est définitivement perturbant. Même moi, pourtant à cheval sur le respect du lieu, ou plutôt des personnes qui y ont souffert et/ou perdu la vie, j'en viens presque à oublier où je suis. A la fin de la cérémonie, chacun commence à se presser pour partir, malgré les demandes qui nous incitent à attendre pour que les rescapés puissent partir en premier sans bousculades. Une heure plus tard, je me dirige à l'extérieur pour monter dans un car. Nous attendons de longues minutes, et sous mes yeux effarés, les gens se poussent les uns les autres pour monter dans le bus. Triste image pour un tel lieu.

Je pensais m'être préparée pour cette commémoration, mais je n'étais décidemment pas prête à ce qui l'entourait. Je pensais avoir vu à quoi ressemblait le tourisme mémoriel mais je n'en n'avais pas perçu la profondeur de son cynisme en Pologne. Les appels politiques des rescapés à prendre conscience de l'état du monde, au sein duquel nous prétendons que nous avons appris les leçons du passé, semblent résonner dans le vide. L'indifférence et sa meilleure compagne la complicité semblent malheureusement avoir de beaux jours devant elles.

Solveig Hennebert

Le 27 janvier à Caen : une journée toute particulière

Comme chaque année, le 27 janvier à Caen, à l'invitation de la Ville, de la FNDIRP et de Mémoire Vive et malgré le vent et la pluie, 250 personnes se sont réunies devant la stèle en hommage aux victimes de la répression des attentats d'Airan d'avril et mai 1942.

Claude Doktor

Le 27 janvier, Journée internationale de la mémoire des génocides et de prévention des crimes contre l'humanité, était aussi cette année celle du 75e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz et le 77e anniversaire de l'arrivée du convoi de 230 femmes (dit des « 31000 »), pour la plupart résistantes, qui sont entrées à Birkenau en chantant la Marseillaise, marquant ainsi l'histoire du plus grand camp d'extermination mis en place par les nazis. Les organisateurs ont eu la volonté de marquer ce jour avec une solennité et une ampleur particulières.

Dans leurs discours, Claude Doktor et Yves Jégouzo ont rappelé que « L'idéologie nazie et son système concentrationnaire bâtis sur la soi-disant suprématie raciale d'un peuple, ont été capables de commettre le plus grand génocide de l'Histoire et des crimes contre l'Humanité à grande échelle, avec la complicité de régimes collaborateurs de même nature :

- six millions de Juifs exterminés, hommes, femmes, enfants ;
- plus de deux cent cinquante mille Tsiganes massacrés ;
- trois millions de prisonniers de guerre soviétiques mis à mort dans les camps ;
- plus d'un million cinq cent mille hommes, femmes déportés ou internés dans les camps de concentration pour motifs politiques, religieux, pour faits de Résistance, par mesures de représailles et de terreur…. »

Ils ont souligné que « Les génocides déclenchés à partir d'idéologies raciales sont inséparables des mesures de terreur, de répression, de représailles et d'extrêmes violences. » et qu'ils sont tout à la fois le cœur de ces politiques et leur aboutissement.

C'est ensuite dans un silence impressionnant qu'a été lu le texte de Charlotte Delbo *Viva* extrait d'une *Connaissance Inutile* sur la mort de Vittoria Dauboeuf (matricule 31635) à Auschwitz. C'est un texte bouleversant par son humanité et sa beauté pour évoquer le quotidien de la mort à Auschwitz.

À Caen, 120 hommes ont été arrêtés, puis déportés ou fusillés à la suite des attentats d'Airan. Ils étaient juifs, syndicalistes, communistes, gaullistes, anglophiles tous victimes de la même répression. Grâce à l'appel de chaque nom figurant sur la stèle, à la présentation en quelques phrases des victimes et au dépôt par les familles présentes de roses blanches, ces hommes sont sortis de l'anonymat de victimes et sont devenus vivants et présents dans leur diversité. La présence d'élèves du collège Sainte Marie, impliqués dans la préparation du Concours national de la Résistance et de la Déportation a illustré l'importance de la transmission de cette histoire, de cette Mémoire nationale et locale.

Patrick Nicolle, représentant le maire de Caen a ensuite rappelé, dans les locaux de l'Hôtel de ville, l'importance que l'équipe municipale attache à la cérémonie du 27 janvier et a invité les participants à rejoindre l'auditorium du musée des Beaux-Arts mis à disposition par la ville pour la projection de l'excellent film *Le convoi des 31000* de Natacha Giler[1]. Il a souligné, en présence de Natacha, la qualité historique et humaine d'un film qui a su mêler documents d'archives, témoignages de femmes rescapées du convoi du 24 janvier et témoignages très riches des enfants de certaines d'entre elles. Le film de Natacha Giler par son contenu, son rythme, son design montre l'engagement, la détermination et l'énergie qui ont guidé ces femmes dans la Résistance, pendant leur déportation et pour beaucoup d'entre elles, dans

leurs engagements ultérieurs. Les échanges après la projection du film ont montré à quel point ce film sonne juste et combien il a touché le public présent.
La qualité de cette journée a fortement reposé sur l'engagement et la compétence de la direction des relations publiques de la ville de Caen. Le protocole mis en place ce jour-là a su montrer tout le respect et la dignité que nous devons à ces hommes et à ces femmes qui se sont battus, souvent au péril de leur vie, pour rétablir la République et la Démocratie.

Un travail mené en amont de cette journée, par la Direction de la reconnaissance et de la réparation de l'ONAC et les services de la ville a permis l'attribution, par arrêté officiel de la mention Mort pour la France à 12 victimes de la répression des attentats d'Airan qui n'en avaient pas bénéficié, réparant ainsi une iniquité de traitement dommageable. Ce travail va se poursuivre dans les mois qui viennent.

Claudine Ducastel

(1) ci-joint le lien pour visionner ce film sur la chaine Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=_4Ju0noEW2M

C'est la dernière fois que je verrai Viva.
J'ai de la mort une connaissance si exacte que je pourrais dire à quelle heure mourra Viva.
Avant demain matin.

C'est la dernière fois que je viendrai voir Viva au revir de Birkenau. Il faut que ce soit Viva pour que j'aie le cœur de retourner là-haut.

C'est la dernière fois que je verrai Viva.

Sans ces boucles, je ne l'aurais pas reconnue.
Que ses cheveux ont poussé ! Comme elle aura souffert longtemps, Viva.

Elle est là, sans vie déjà, sur les planches nues. Les planches puantes qui ont mis l'os à vif, à la pointe de son épaule. Elle avait de belles épaules, Viva.

Sans ses cheveux, je ne l'aurais pas reconnue. La peau collée au maxillaire, la peau collée aux orbites, la peau collée aux pommettes. Viva a la mort sur le visage. Elle fait la peau fine, la mort. Fine et tendue, et d'une étrange transparence.

Je dis doucement : « Viva. » Viva ne m'entend plus, ne me voit plus. Je prends sa main sans qu'en elle, rien réponde, la mort a déjà saisi sa main. Son pouls est loin, loin. La mort montera de sa main à ses yeux. D'ici demain matin.

Demain matin, devant les rangs de l'appel, Viva passera sur la petite civière, avec les pieds qui dépassent, et la tête qui pend entre les brancards de la petite civière. Et peut-être que l'une de celles qui sont debout dans les rangs de l'appel et qui sait que son tour est inscrit pour passer sur la petite civière, peut-être que l'une d'elle dira en voyant les belles boucles noires de Viva : « elle a tenu longtemps, celle-là. » Tout un hiver, tout un printemps.

Oui, elle aura lutté longtemps, Viva. Elle m'aura aidée longtemps.

C'est la dernière fois que je verrai Viva.

Aucune larme ne m'est venue. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai plus de larmes.

Charlotte Delbo : Une connaissance inutile
Editions de Minuit

29 février 2020 : ouverture d'un nouveau Musée de la Résistance Nationale : une structure originale pour transmettre l'histoire de la Résistance

Thomas Fontaine
directeur scientifique du MRN

Pour répondre aux enjeux de demain, le Musée de la Résistance Nationale (MRN) à Champigny-sur-Marne s'est agrandi : le Département met à disposition l'espace Aimé-Césaire pour accueillir l'exposition permanente du MRN et ses activités pédagogiques.
L'ancien site, l'espace Jean-Louis Crémieux-Brilhac, servira en totalité de centre de conservation des archives et de recherche. Ces deux sites permettront demain de pleinement conserver et valoriser la très grande richesse de la collection d'archives et d'objets du MRN, qui contribue depuis des années à la réalisation de nombreuses expositions temporaires et de médiations, culturelles, pédagogiques et scientifiques.

Un espace muséographique et pédagogique et un centre de conservation et de recherche

Le **bâtiment Aimé-Césaire** offre 1 000 m² d'exposition sur trois niveaux, un auditorium de 120 places et des salles de cours. Il abritera les espaces muséographiques et pédagogiques ainsi que les expositions temporaires du nouveau MRN. Il permettra de développer une programmation culturelle et accueillera des journées scientifiques. L'espace départemental Aimé-Césaire est situé à Champigny-sur-Marne sur la promenade des bords de Marne, à proximité de la nouvelle gare de métro du Grand Paris. Il rendra le MRN plus accessible par les transports en commun et plus proche de ses publics.
L'espace historique du musée, l'**espace Jean-Louis-Crémieux-Brilhac** sera transformé en un espace intégralement dédié à la conservation et à la recherche. Il offrira dans des locaux rénovés et requalifiés un nouveau développement au centre de conservation et de consultation des collections, ainsi que le siège des deux associations mères du projet.

Le MRN : une collection exceptionnelle

- Le manuscrit autographe du poème "Liberté" de Paul Eluard ou l'édition originale du Musée Grévin de Louis Aragon... Au total, le MRN conserve plus d'1 km linéaire d'archives de grands mouvements de résistance et de fonds personnels de résistants.
- Des lettres de fusillés, des journaux de captivité, des poèmes originaux, une collection de presse exception nelle, des affiches clandestines, des objets symboles de la lutte, des milliers d'oeuvres d'artistes célèbres ou inconnus... Cette collection témoigne de l'histoire politique et sociale française de 1929 à 1947, et tout particulièrement des "années noires". Elle représente un ensemble unique sur l'histoire de la Résistance nationale, sa mémoire et les travaux historiques qu'elle suscite, irrigué par le réseau des musées que réunit le MRN en une collection unique. Elle illustre par son ampleur et sa diversité les parcours de milliers de résistants : hommes ou femmes, Français, immigrés ou étrangers , anonymes ou célèbres.

Avec l'ouverture de ce nouveau MRN, « nous disposons de plusieurs grands espaces qui nous permettent enfin d'exposer certains objets volumineux alors que c'était impossible auparavant. Nous pouvons notamment montrer au grand public cette camionnette qui a servi à transporter du matériel de guerre et des vivres pendant l'Occupation », raconte Thomas Fontaine.

Roger Gauvry

La force de la poésie pour dire l'inimaginable

En février 1946, Charlotte Delbo publie dans le Patriote Résistant *Les Hommes*, une nouvelle qu'elle reprendra ensuite dans *Une connaissance inutile*. Cette nouvelle décrit l'un des moments tragiques vécus par les « 31000 » au Fort de Romainville lorsque 17 d'entre elles sont appelées pour dire au revoir à leur mari, compagnon ou frère, la veille du 21 septembre, jour où ils seront fusillés au Mont Valérien. Elle y montre les liens, emprunts de tellement de pudeur et de tendresse qui s'étaient tissés entre ces femmes et les hommes qu'elles apercevaient dans la cour, l'attention qu'elles leurs portaient jusqu'à organiser des divertissements pour les soutenir.

Les Hommes, illustration de Van de Beuque

Lorsque les 17 femmes, sont remontées après avoir dit adieu aux hommes, et pour briser l'immense tristesse de ce retour, Charlotte Delbo nous dit que l'une d'entre elles, qu'elle ne cite dans aucune des deux publications (en 1946, elle écrivit Danielle) s'est avancée et a dit, s'adressant à toutes « Les amies puisque nous avons encore le temps avant le coucher, nous devrions lire des poèmes ». Dans le Patriote Résistant, Charlotte avait écrit « nos » poèmes. C'est dire quelle place a tenu la lecture de la poésie, comme plus tard celle du théâtre, pour résister aux évènements les plus tragiques et aux conditions les pires.

Dans son ouvrage *Charlotte Delbo La vie retrouvée*, Ghislaine Dunant nous apprend que c'est Danielle Casanova qui s'est levée et a invité ses compagnes à entendre le poème qu'elle a lu elle-même. Elle a retrouvé une annotation de Charlotte Delbo qui le précise, en marge de son manuscrit. Le poème lu est un poème de Guillaume Apollinaire intitulé *De la maison des morts* qui se trouve dans le recueil Alcools et qui se termine par

Car y a-t-il rien qui vous élève
Comme d'avoir tant aimé un mort ou une morte
On devient si pure qu'on en arrive
Dans les glacis de la mémoire
A se confondre avec le souvenir
On est fortifié pour la vie
Et on n'a plus besoin de personne

La lecture de ce poème est troublante et résonne étrangement lorsque l'on connait l'œuvre de Charlotte Delbo. Dans le poème d'Appolinaire, se mélangent les vivants et les morts. Les morts, spectres grimaçants et inquiétants vont s'animer peu à peu, reprendre vie, se mélanger aux vivants, faire la fête avec eux, les aimer à tel point que l'on ne sait plus qui est mort et qui est vivant. Certains vers ont par rapport à Delbo et à Auschwitz, une résonance particulière :

Le ciel se peupla d'une apocalypse
Vivace
Et la terre plate à l'infini
Comme avant Galilée
(…)
Alors je les dénombrai
Ils étaient 49 hommes[1]
Femmes et enfants qui embellissaient à vue d'œil (…)

Ou encore,
Bien malin qui aurait pu
Distinguer les morts des vivants

Dans *Mesure de nos jours,* Charlotte Delbo décrit comme il est difficile de revenir, lorsque l'on revient d'un ailleurs inimaginable et comment les vivantes deviennent spectres.

Au voyage du retour, j'étais avec mes camarades, les survivantes d'entre mes camarades. Elles étaient assises près de moi dans l'avion et à mesure que le temps s'accélérait, elles devenaient diaphanes, de plus en plus diaphanes, perdaient couleurs et formes tous les liens, toutes les lianes qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà. Seul leurs voix demeuraient et encore s'éloignaient-t-elles à mesure que Paris se rapprochait. Je les regardais se transformer sous mes yeux, devenir transparentes, devenir floues, devenir spectres. Je les entendais encore, je commençais à ne plus comprendre ce qu'elles disaient. À l'arrivée, je ne les reconnaissais plus. (…) Elles avaient si bien perdu de leur réalité pendant le voyage au long duquel je les avais vues se métamorphoser de minute en minute, s'effacer lentement, imperceptiblement, inexorablement, devenir spectres, que je ne me suis pas aperçue toute suite de leur disparition.

Ses spectres encore présents dans la lettre inachevée de Charlotte Delbo à Louis Jouvet[2] où les personnages de théâtre s'effacent à l'arrivée à Auschwitz devant cette réalité insoutenable à l'inverse des compagnes de Charlotte qui deviennent transparentes et spectres au retour. Les personnages de théâtre ne peuvent pas appartenir à la réalité d'Auschwitz et Charlotte Delbo et ses compagnes ne sont au retour que des spectres dans un monde où elles doivent réapprendre à vivre.

Je reviens
d'au-delà de la connaissance
il faut maintenant désapprendre
je vois bien qu'autrement
je ne pourrais plus vivre[3]

Chez Apollinaire comme chez Delbo l'inimaginable de ce qui a été vécu entrelace tellement la vie et la mort que l'on ne sait plus les distinguer.

Apollinaire :
Et le mort disait à la vivante
Nous serions si heureux ensemble
Sur nous l'eau se refermera
Mais vous pleurez et vos mains tremblent
Aucun de nous ne reviendra

Aucun de nous ne reviendra, ce vers d'Apollinaire, « *elle (Charlotte Delbo) le veut comme titre, avant même d'écrire le livre. Avant de savoir ce qu'elle y mettrait*[4] ».

Claudine Ducastel

(1) C'est le nombre de survivantes du convoi des « 31000 »
(2) Charlotte Delbo : Spectre mes compagnons – Berg International.
(3) Charlotte Delbo : Une connaissance inutile – Les éditions de Minuit
(4) Ghislaine Dunant : Charlotte Delbo- La vie retrouvée. Prix Fémina de l'essai 2016 – Editions Grasset – Points.

Un regard sociologique sur la Mémoire

Solveig Hennebert, universitaire, travaille actuellement sur une thèse de sciences politiques sur les Mémoires de l'antisémitisme en France. Cette recherche fait suite à un Master dont le travail de terrain a porté sur Mémoire Vive, ses orientations, son fonctionnement, l'histoire et le vécu des personnes qui animent l'association. Le travail de Solveig interroge du point de vue sociologique, le « statut » de la Mémoire dans nos sociétés. Au cours d'un entretien, elle nous fait part de ses premiers éléments d'analyse et de ses premières hypothèses. Son travail étant en cours, cette contribution doit être considérée comme une étape et non un aboutissement de sa réflexion.

Solveig Hennebert

MV : Du Master à ton sujet de thèse, quel a été le cheminement de ta réflexion ?

SH : Initialement, je voulais travailler sur la Mémoire des attentats de 2015 en France. En commençant ce travail j'ai observé une différence de traitement entre l'attentat de Charlie Hebdo et celui de l'Hyper Casher. Les victimes de l'Hyper Casher étaient beaucoup moins présentes dans les cérémonies et la presse que celles des autres attentats. En effet, il y a eu 20 fois moins d'articles parus dans la presse sur l'Hyper Casher que sur l'attentat de Charlie Hebdo. Puis, je me suis rendu compte en interviewant des personnes juives ou assimilées - lorsque je dis assimilées ce sont des personnes qui se reconnaissent juives sans être pratiquantes, ni même croyantes parfois ou qui subissent l'antisémitisme et qui ont conscience d'être juives du fait de ce qu'elles subissent - que parler uniquement des attentats ne faisait pas sens pour ces personnes car pour elles, les événements marquants étaient bien évidemment le génocide lors de la seconde guerre mondiale mais aussi les assassinats comme celui de Sarah Halimi ou de Mireille Knoll, pour lesquels il y a assez régulièrement une réelle difficulté de reconnaissance par la justice du caractère antisémite de ces crimes. Cela m'a amenée à élargir mon sujet et à travailler sur l'ensemble des actes antisémites depuis la seconde guerre mondiale et sur la manière particulière dont la mémoire est abordée dans nos sociétés, ce qui fait le lien avec le thème de mon mémoire de Master.

MV : En quoi la Mémoire a-t-elle un statut particulier dans nos sociétés ?

SH : D'une manière générale, la Mémoire, y compris dans le champ universitaire n'est pas analysée comme un objet social. C'est comme si le concept de Mémoire était socialement « hors sol », il n'est pas analysé et travaillé avec les outils et la méthodologie qu'on utilise pour d'autres faits sociaux. Or je pense que la Mémoire est un objet social et doit être interrogé comme tel. Cette différence de traitement amène beaucoup d'idées fausses et conduit à une concurrence mémorielle, une concurrence entre les victimes qui n'a aucun sens que ce soit du point de vue social, politique ou individuel.

MV : Quel est le cadre théorique dans lequel tu inscris ta réflexion ?

SH : C'est principalement celui de Maurice Halbwachs et de son école de pensée. Dans son ouvrage Les cadres sociaux de la mémoire, il montre que la Mémoire fonctionne comme un objet politique à partir de la mémoire historique, de la mémoire collective et de la mémoire vive. La mémoire historique est celle du discours officiel que l'on trouve dans les livres d'histoire ou dans les discours officiels. La mémoire vive est celle des personnes qui ont vécu un événement, ou qui ont connu des gens qui l'ont vécu. La mémoire collective est l'interaction entre les deux. Lorsque Jacques Chirac, Président de la République reconnaît au nom de l'État français la collaboration, il la fait entrer dans la mémoire historique. Un autre exemple, Marie-Pierre Lavabre qui travaille sur le Parti Communiste Français a montré que l'appel de Maurice Thorez du 10 juillet 1940 est très présent dans les textes, les discours du parti communiste mais peu présent dans la mémoire vive, y compris des militants, tout simplement parce qu'il est supplanté dans la mémoire historique par celui du Général De Gaulle. C'est donc bien l'interaction entre la mémoire historique et la mémoire vive qui constitue la mémoire collective et lui donne un espace de parole dans la société. Maurice Halbwachs montre également que dans tous les cas, on ne se souvient jamais du passé, mais qu'on le reconstruit toujours à partir du présent parce qu'on évolue et nos perceptions aussi. Prenons l'exemple de La Marseillaise chantée par les 31000 en entrant dans le camp de Birkenau. Madeleine Odru, nous dit que sur le moment elle a considéré que c'était une folie qui ne servait à rien dans un endroit pareil, mais lorsqu'on lit le témoignage de Margita Schwalbovà, déportée Tchèque qui a entendu cette Marseillaise et raconte à quel point cela a été extraordinaire, on a un autre point de vue sur le même évènement et du coup, leur récit n'a pas le même sens. Plus tard, avec le recul, Madeleine Odru pensera et dira que c'était une bonne chose parce qu'elle a pu prendre en compte d'autres éléments qui l'ont fait évoluer. Cela invite à prendre en compte l'histoire, le vécu des personnes qui la racontent et le moment auquel elles la racontent. Maurice Halbwachs considère que raconter l'histoire, l'écrire c'est lui donner un sens. Pour lui, il n'y a pas d'histoire ou d'historiens neutres, le choix des faits qu'ils décident

de raconter est sous tendu par une orientation politique au sens étymologique du terme. On ne peut penser l'histoire sans penser la mémoire qui la raconte. Et de manière complémentaire, Sarah Gensburger dont la thèse a porté sur le titre de Juste parmi les Nations, et Marie-Pierre Lavavbre montrent qu'il n'y a pas non plus d'engagement mémoriel qui soit strictement mémoriel et que les messages que l'on choisit de porter sont la trace d'un objectif politique au sens premier du terme. Elles montrent également qu'il n'y a pas d'oubli mémoriel dans la mesure où la mémoire vive est toujours présente même si elle est diffuse et qu'elle n'est pas présente socialement à un moment donné. La question est donc de s'interroger sur les raisons pour lesquelles à certains moments une mémoire est marginalisée, pourquoi l'interaction entre mémoire historique et mémoire vive ne produit pas de mémoire collective.

MV : A partir de ce cadre théorique, comment as-tu déterminé ton travail de terrain ?

SH : J'ai voulu aller vers les premiers concernés par la question de l'antisémitisme donc les Juifs ou assimilés et rencontrer des personnes très différentes dans leur rapport à la religion et à la société. Je me suis concentrée sur Paris puisque c'est là qu'il y a eu le plus d'attentats ou d'actes antisémites. C'était essentiel pour moi de rencontrer des personnes très diverses parce qu'on a trop tendance dans notre société à présenter les minorités comme des communautés homogènes. On globalise comme s'il y avait une pensée unique du rapport des Juifs à la déportation où à l'état d'Israël, ou comme si tous les Juifs se retrouvaient dans le discours officiel d'institutions comme le CRIF par exemple. L'observation d'une centaine de commémorations organisées par différentes organisations, m'a montré qu'il y avait beaucoup de pratiques différentes et que chacun y participait ou pas avec son histoire et ses propres attentes[1] . Le fait que la mémoire ne soit pas conçue comme un objet social comme les autres amène à une concurrence entre les victimes qui n'a aucun sens et conduit à des impasses. Lorsque lors d'une commémoration organisée par une association qui travaille sur la déportation juive, on épelle le nom des seuls déportés juifs des convois de la déportation du génocide et que ne sont jamais épelés les noms des juifs qui se sont engagés dans la Résistance, souvent à partir de la conscience des discriminations qu'ils ont subies, et ont été déportés dans des convois de répression, c'est une erreur historique, théorique et politique qui montre une incapacité sociale à penser la judéïté des personnes dans sa diversité.

Il est révélateur de remarquer que lorsque l'on demande à des personnes de citer les différents attentats de novembre 2015 elles omettent souvent ceux de l'Hyper Casher et de Saint-Denis. Cela veut dire que socialement ils n'ont pas la même visibilité que les autres parce qu'ils concernent des populations ou des territoires marginalisés. Ce ne sont pas des oublis, c'est une marginalisation. Si la mémoire de la Résistance armée a été prépondérante dans les années 50/60 c'est parce qu'il y avait un contexte, notamment avec le rôle du Général de Gaulle qui lui donnait une visibilité et un espace de parole. C'est un ensemble d'interactions qui a rendu possible cette visibilité. Aujourd'hui la question n'est pas de se demander si on parle trop de la déportation du génocide et pas assez de la déportation de répression, l'enjeu est de comprendre les raisons d'une plus grande visibilité de l'une par rapport à l'autre et les mécanismes politiques et sociaux qui y conduisent.

MV : Tu es impliquée dans Mémoire Vive, qu'attends-tu de notre de notre association sur ces sujets ?

SH : En tant que sociologue, je n'attends rien, j'essaie juste de comprendre. En tant que personne, c'est plus complexe car je suis profondément touchée par les témoignages des survivants, par un Kaddish ou un texte de Charlotte Delbo qui résonne à Birkenau. Je pense que la mémoire dans toutes ses composantes est très importante mais qu'il ne faut pas se tromper sur ce qu'elle peut apporter. Je ne pense pas qu'elle puisse mettre en œuvre le « Plus jamais ça ». Un antisémite qui serait convaincu comme l'étaient les nazis que les juifs sont des « bacilles de la tuberculose » ne changera pas d'avis parce qu'il assistera à une commémoration. C'est un travail éducatif sur les discriminations, un engagement politique (toujours au sens « des affaires de la cité ») qui peut faire changer les choses. Je pense aussi que notre association, en poursuivant son travail sur la connaissance et la reconnaissance de l'histoire de convois des 45000 et des 31000, peut aussi jouer un rôle pour déconstruire cette image de concurrence entre les mémoires et donc entre les victimes, car c'est un paradigme théorique qui ne fonctionne pas. L'association peut aider à la prise de distance par rapport à cette question et contribuer à faire prendre conscience que la Mémoire est un objet social qu'il faut envisager et traiter comme tel et que la question à se poser porte sur les raisons pour lesquelles à un moment donné la société donne une visibilité plus grande à une prise de parole plutôt qu'à une autre.

Propos recueillis et synthétisés par
Claudine Ducastel

(1) Cf l'article de Delphine Griveaud et Solveig Hennebert dans la revue Politis n° 1576

Chronique de l'année 1939

L'année 1939 voit, après des années de capitulation des puissances occidentales européennes devant les exigences hitlériennes, la tension atteindra un point de rupture avec l'invasion de la Pologne par l'armée allemande et la déclaration de guerre de la France et la Grande Bretagne à l'Allemagne. La guerre à l'Ouest ne commencera véritablement que l'année suivante, et s'étendra en 1941 à l'URSS puis aux Etats-Unis, devenant véritablement mondiale.

Le début de l'année 1939 voit la fin tragique de la Guerre d'Espagne par la victoire de l'insurrection militaire menée par le général Franco contre la République espagnole démocratiquement élue. On se rappelle que la France et la Grande Bretagne se retranchèrent derrière la politique dite de non-intervention pour rester neutres, alors que l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste mettaient tout leur poids, de façon décisive, dans la balance militaire. Louis Aragon écrit : « La France s'est déshonorée en ne retenant pas la main du fascisme », reflétant largement l'opinion française progressiste. Malgré l'aide des Brigades Internationales, dans lesquelles 24 futurs 45000 ont servi, et la livraison de matériel militaire par l'Union Soviétique, les forces républicaines sont réduites et leur bastion de Catalogne tombe début 1939. « Venez voir le sang dans les rues ! » s'exclame Pablo Neruda dans Madrid en guerre. Picasso peint Guernica. Hemingway écrit « Pour qui sonne le glas » et Bernanos « Les grands cimetières sous la lune ».

Pablo Neruda (1937)
Venez voir le sang dans les rues...

Des centaines de milliers de combattants républicains et leurs familles traversent la frontière française pour chercher refuge. Ils sont immédiatement internés dans des camps de concentration du gouvernement Daladier, aux conditions de vie indignes. Nombre d'entre eux vont reprendre le combat contre les nazis, mais beaucoup seront déportés vers l'Allemagne par la France de Vichy. La France reconnait immédiatement le gouvernement franquiste et nomme le maréchal Pétain ambassadeur de France en Espagne.

En Allemagne, la répression et l'humiliation des juifs bat son plein. Hitler déclare que « la guerre à venir verra la destruction du peuple juif en Europe ». L'antisémitisme est relayé en Europe par toutes les fractions nationalistes et d'extrême droite, et notamment en France, où Jean Zay se suicide. L'Italie envahit l'Albanie. L'Allemagne et l'Italie signent le pacte d'acier, pacte militaire offensif, qui scelle l'axe Rome Berlin. « Chaque heure voit se préparer l'abomination des abominations » prévient Klaus Mann, fils du grand écrivain Thomas Mann, déchu de sa nationalité allemande.

Hitler poursuit sa marche vers la guerre. La démission des puissances victorieuses de 1918 lui a permis d'occuper sans coup férir la rive gauche du Rhin, d'annexer l'Autriche, de s'engager dans la guerre d'Espagne, et de démanteler la Tchécoslovaquie. Dans la première moitié de l'année 1939, il occupe désormais toute celle-ci, au mépris des accords de Munich, n'entrainant que de faibles réactions de la France et de la Grande Bretagne. Hitler est donc persuadé que ces pays continueront à ne réagir qu'à minima à ses poussées agressives. Par ailleurs il a pu embrigader la jeunesse allemande, remilitariser son pays à outrance, et la guerre d'Espagne lui a fourni un terrain d'entrainement qu'il a su utiliser. Il exige alors le retour dans le giron allemand de la cité de Dantzig, ancienne capitale de la Prusse Orientale, isolée en Pologne à la fin de la première guerre mondiale, ainsi que l'établissement d'un corridor. La Pologne ne l'entend pas ainsi et refuse toute concession. La Grande Bretagne et la France font savoir qu'elles supporteront la Pologne et qu'elles entreront en guerre si l'Allemagne intervient. Churchill écrit : « La Grande Bretagne, tenant la France par la main, s'avance pour offrir cette garantie à cette même Pologne qui avec un appétit de hyène, pas plus de 6 mois auparavant, avait participé au partage et à la destruction de la Tchécoslovaquie… », et il rappelle : « l'incontestable bonne volonté de la Russie soviétique de se joindre aux puissances occidentales et de marcher à fond avec elles pour sauver la Tchécoslovaquie ». La France et la Grande Bretagne entament des négociations avec l'Union Soviétique, mais à contre-cœur, rejettent une première fois les propositions d'alliance, et ne semblent absolument pas pressées de conclure. En France la future presse collaborationniste appelle à ne pas mourir pour Dantzig.

C'est alors que pour se prémunir d'être pris entre deux fronts, Hitler tente le coup de poker du pacte de non-agression germano soviétique, que Staline accepte. Il est assorti de clauses commerciales favorables aux industries de guerre allemandes qui manquent de matières premières et de pétrole. D'autres sont tenues secrètes. Ainsi l'Allemagne et l'URSS se partagent la Pologne au niveau de la ligne Curzon, proposée par les Britanniques

Guernica (1937)
par Pablo Picasso

en 1920 pour marquer la frontière soviéto-polonaise. Une autre clause prévoit l'échange, de chaque côté, de réfugiés politiques. Ainsi Staline fera remettre à Hitler des communistes allemands exilés…

Est-ce un véritable retournement d'alliance ? Staline, qui a lu Mein Kampf, n'est pas dupe, et sait que la guerre soviéto-allemande est inévitable. Hors il n'est pas prêt, d'autant plus que les purges sanglantes qu'il a ordonnées ont complètement désorganisé son armée. Il espère simplement que les occidentaux qui refusent son alliance et les Allemands vont s'épuiser dans une guerre longue, et en même temps que les concessions territoriales qu'il a obtenues lui permettent d'éloigner les menaces de sa frontière directe. Les Allemands, eux, évitent d'être pris entre deux fronts dans la guerre qu'ils prévoient suite à l'invasion programmée de la Pologne.

En France le pacte germano soviétique fait l'effet d'un coup de tonnerre. Les communistes sont complètement pris à contre-pied. Une majorité d'entre eux approuvera le pacte, une minorité quittera le parti, ainsi 22 parlementaires sur 74. Le gouvernement Daladier interdit la presse communiste et le parti. Nombre de futurs 45000 furent taxés d'intelligence avec l'ennemi alors qu'ils avaient été « les champions de la lutte contre le fascisme », pour reprendre l'expression de Léon Blum. Il ajoutera : « l'indignation nous inspira même des actes que pour ma part je regrette ».

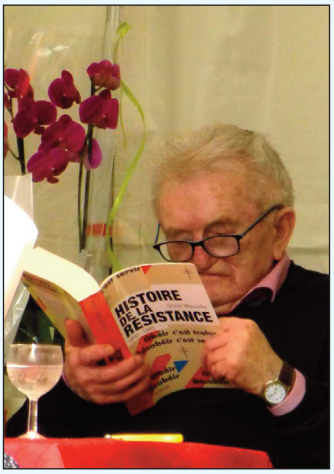
Fin août Hitler lance sur une provocation l'invasion de la Pologne. Celle-ci sera rapidement militairement écrasée. Une semaine plus tard la France et la Grande Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne mais n'entreprennent rien de sérieux. C'est le début de la Drôle de Guerre. Une semaine plus tard encore, l'Union Soviétique pénètre en Pologne et occupe la partie que lui avait réservée secrètement le pacte germano soviétique.

Fin Novembre, afin d'assurer la sécurité de la cité de Léningrad, proche de la frontière finlandaise dont le leader est un allié d'Hitler, l'Union Soviétique attaque la Finlande. Son armée, très mal préparée et commandée va y subir échec sur échec.

À l'autre extrémité du monde toutefois une bataille méconnue allait jouer un grand rôle dans le déroulement de la future Seconde Guerre mondiale en Europe. Le Japon développait alors une cruelle guerre de conquête et d'asservissement du peuple chinois. Il se mit à regarder du côté de la Mongolie, alliée de l'Union Soviétique. Mais son armée y subit une cinglante défaite contre les blindés du futur Maréchal Joukov. Le Japon se détournait alors d'attaquer la Sibérie, ce qui permettra à l'Armée Rouge de rassembler ses forces en 1941 devant Moscou et de sauver la ville, ruinant les espoirs hitlériens d'une campagne militaire rapide. Mais le chemin sera très long et particulièrement sanglant, comme le sera le futur tragique destin des 45000 et 31000, pris dans la tourmente de la sinistre année 1939.

Pierre Odru

Pierre Jouvin nous a quittés.



Parler de Pierre Jouvin, c'est évoquer une famille de Résistants et de militants dont la vie a été d'un bout à l'autre, un engagement à la fois patriotique et internationaliste au service de la Paix.

Il était le fils de Louis et Yvonne Jouvin, militants communistes. Louis Jouvin, a été déporté dans le convoi dit des « 45000 ». Il avait été arrêté dans la nuit du 21 au 22 octobre 1941, après avoir directement participé au déraillement d'un train de militaires allemands à l'entrée du tunnel de Pavilly près de Rouen. Cette nuit-là, en représailles de l'attentat c'est une centaine de Résistants qui est arrêtée dans la région rouennaise. Louis Jouvin, survivra à sa déportation et il sera élu maire de Grand-Quevilly, la ville où il habitait, avant même son retour en France. Yvonne Jouvin était aussi militante communiste et à l'Union des Jeunes filles de France. L'arrestation de Louis ne lui fit pas ralentir son activité militante, bien au contraire. Elle organisa notamment le voyage à Compiègne de quelques femmes d'internés originaires de Grand-Quevilly pour réclamer la libération des hommes, enfermés depuis plusieurs mois, sans jugement. Elles rejoignirent sur place un cortège de femmes qui secouaient les grilles de la porte d'entrée jusqu'à ce qu'elles soient dispersées à coup de crosse. Elle organisa aussi une « descente » de dizaine de mères de famille pour dévaliser l'endroit où était entreposé le ravitaillement des troupes d'occupation submergeant les militaires allemands qui ne purent les empêcher de se servir. A la suite de cette action, elle disparaitra par la « porte de derrière » au nez de la police française venue l'arrêter. Pendant toute la guerre, elle poursuivra dans différents endroits, ses actions au grès des besoins de la Résistance, reprenant contact quand elle le pouvait avec ses fils.

En 1939, à 14 ans, Pierre remporta le premier prix de rédaction sur le thème : « Exprimez votre sentiment patriotique », il avait pour instituteur Michel Muzard, jeune instituteur qui jouait un rôle très important dans la résistance en Seine-Maritime et Pierre, transmettait des messages de Michel Muzard à ses parents. Se retrouvant seul à 15 ans, Pierre « bourlinguera » entre différents lieux, différents emplois toujours en menant, où qu'il soit des actions de résistance jusqu'à se retrouver, militaire, au siège de la ville de Dunkerque.

Louis Jouvin, Yvonne et Pierre ont aussi été des militants de la Mémoire. En 1962 co-organisateur avec Germaine Pican, Lucien Ducastel et Robert Gaillard de la première rencontre qui a rassemblé des survivants du convois des « 45000 » et des « 31000 » au Petit-Quevilly (Seine-Maritime).

En 2016, Pierre Jouvin dans les souvenirs qu'il confiait à sa fille Catherine, résumait les valeurs de l'engagement de toute sa vie :
« Comme dans ma jeunesse, je considère toujours être un patriote, républicain, démocrate et socialiste, au sens historique du terme, un pacifiste et un internationaliste. Mes parents et mon instituteur Monsieur Ledru m'ont inculqué certaines règles de morale et de conduite. Toute ma vie, j'ai essayé de faire mon devoir : dans la résistance, dans l'armée où j'ai obtenu la reconnaissance de la nation, dans mon travail où j'ai toujours été bien considéré.

(…) J'ai longtemps été délégué du personnel pour défendre les intérêts de mes collègues de travail. J'ai participé aux luttes contre les guerres coloniales et pour l'amitié entre les peuples, plus particulièrement avec le valeureux peuple vietnamien. Espérantiste, j'ai milité pour la Paix. J'ai eu de grandes responsabilités au niveau international dans le Mouvement Espérantiste pour la Paix. (…) »

En juillet dernier, ses enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants, ils étaient 8, sont venus au voyage à Auschwitz-Birkenau organisé par Mémoire Vive. On peut imaginer ce que cette démarche a pu représenter pour Pierre Jouvin[(1)].

Claudine Ducastel

(1) Lire dans notre bulletin n° 71, le témoignage de Vincent Voranger, petit-fils de Pierre Jouvin

Secrétaire : ..... Claudine Ducastel.....☏: 06 42.67.46.10 .. mail : claudine.ducastel@wanadoo.fr
Trésorière : ..... Josette Marti .....☏: 06 61 17 86 69 .. mail : jo.marti@free.fr
Contact et commande de publications : Yvette Ducastel.....☏: 01 47 25 02 72 .. mail : yvette.ducastel@orange.fr
Contact exposition :..... Jean-Marie Dusselier..☏: 01 34 89 47 46 .. mail : jmdusselier@orange.fr
Site internet :..... http://www.memoirevive.org/

Vous souhaitez le concours de Mémoire Vive à l'une de vos initiatives (rencontres scolaires, débats...), contactez Yvette Ducastel ou Jean-Marie Dusselier

Ne pas jeter sur la voie publique